

**Zeitschrift:** Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

**Herausgeber:** Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

**Band:** 61 (2014)

**Heft:** 1: Fascicule français. Penser le hasard et la nécessité

**Artikel:** De l'horreur à la création du hasard dans la pensée et l'œuvre de Paul Valéry

**Autor:** Vogel, Christina

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-658155>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 15.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# De l'horreur à la création du hasard dans la pensée et l'œuvre de Paul Valéry

Je me suis hasard comme l'extérieur me l'est.  
Le hasard me donne, me retire une idée, une rencontre. /  
Ce «je» est précisément ce jeu<sup>1</sup>.

## Un regard neuf et naïf sur le monde

En 1970, Jacques Monod ouvre son célèbre essai *Le Hasard et la nécessité* par la supposition suivante : un vaisseau spatial envoyé par la NASA martienne atterrit dans la forêt de Fontainebleau pour découvrir et examiner, sur la Terre, « les témoignages d'une activité organisée, créatrice d'artefacts »<sup>2</sup>. Or la machine, programmée pour distinguer les artefacts des objets naturels, se voit confrontée à des présences dont la distinction et la classification s'avèrent problématiques et demandent une remise en question des critères convoqués pour séparer les êtres vivants des objets artificiels et naturels. Parmi les phénomènes susceptibles d'induire en erreur le programmeur martien, « supposé ignorer la biologie »<sup>3</sup>, se trouvent les cristaux, mais aussi les ruches d'abeilles. Soucieux d'éviter la confusion et de discerner avec netteté les objets, le programmeur adapte ses critères et multiplie les rapports sous lesquels il interroge les diverses présences, qu'il détecte sur terre, dans le but de différencier de façon pertinente leurs origines, leurs structures, et leurs « mode[s] de construction »<sup>4</sup>. Finalement, Monod interrompt son récit imaginaire et, reprenant son rôle de savant biologiste, il se propose de définir les propriétés qui autorisent, selon lui, à distinguer les différentes classes d'objets et qui

---

<sup>1</sup> Paul Valéry, *Cahiers 1894-1914*, édition intégrale sous la responsabilité de Nicole Celeyrette-Pietri et al., Paris, Gallimard, XI, 2009, p. 258 (abrégé dorénavant *Ci*, tome, page) ; cf. aussi *Cahiers*, éd. en fac-similé, Paris, CNRS, 1957-1962, IV, p. 741 (abrégé *C*, tome, page).

<sup>2</sup> Jacques Monod, *Le Hasard et la nécessité. Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*, Paris, Éd. du Seuil, 1970, p. 21.

<sup>3</sup> *ibid.*, p. 29.

<sup>4</sup> *ibid.*, p. 26.

conduisent aux fondements de la théorie moléculaire du code, telle qu'elle se présentait à la fin des années 60.

N'est-il pas curieux que l'hypothèse avancée par Jacques Monod sous forme d'une histoire de science-fiction et placée en position initiale de son essai, invente un scénario qui présente d'étonnantes ressemblances avec *L'Homme et la coquille* de Paul Valéry<sup>5</sup>. Ce texte, dont l'édition originale parut en 1937, plus de trente ans avant *Le Hasard et la nécessité*, raconte une succession de réflexions déclenchées, d'abord, par la découverte d'une coquille et développées, ensuite, par l'examen et la description de « ce petit corps calcaire creux et spiral [qui] appelle autour de soi quantité de pensées, dont aucune ne s'achève... »<sup>6</sup>. Histoire d'une véritable « quête épistémique », pour employer l'expression que Jean-Claude Coquet a utilisée dans son analyse sémiotique de *L'Homme et la coquille*<sup>7</sup>, Valéry suppose déjà un observateur ingénu et naïf qui « regarde pour la première fois cette chose trouvée »<sup>8</sup>, feint d'« ignorer la vraie génération des coquilles »<sup>9</sup> et retarde le recours au savoir scientifique. Attiré par des formes « morphologiquement saillantes »<sup>10</sup>, le narrateur, mis en place par Valéry, actualise un regard, imagine une méthode et se sert d'un protocole de recherche qui anticipent sur l'aventure du programmeur martien appelé, lui aussi, à rencontrer, à discerner et à étudier d'étranges objets « près du village de Barbizon »<sup>11</sup>. Avant de suivre plus en détail la pensée valéryenne qui se situe explicitement dans la tradition cartésienne du faire *table rase*<sup>12</sup> et avance à tâtons, en s'essayant à des points de vue et à des types de discours relevant de différentes rationalités – scientifique, philosophique et poétique –, j'aimerais revenir aux échos renvoyés par l'ouvrage de Monod au texte de Valéry.

<sup>5</sup> Paul Valéry, « L'Homme et la coquille », in *Œuvres*, éd. Jean Hytier, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, I, pp. 886-907.

<sup>6</sup> *ibid.*, p. 907.

<sup>7</sup> Jean-Claude Coquet, « La bonne distance selon 'L'Homme et la coquille' », *La Quête du sens*, Paris, PUF, 1997, p. 201 (ce texte a paru pour la 1<sup>re</sup> fois dans *Micromégas*, Rome, Bulzoni, 1983, 2-3, pp. 135-144).

<sup>8</sup> « L'Homme et la coquille », in *Œ*, I, *op. cit.*, p. 891.

<sup>9</sup> *ibid.*, p. 897.

<sup>10</sup> Voir Jean Petitot, *Morphologie et esthétique*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004, chap. III « La pensée morphologique : de Pierce et Husserl à Valéry et Eco », pp. 115-139 (ici : p. 117).

<sup>11</sup> Monod, *Le Hasard et la nécessité*, *op. cit.*, p. 21.

<sup>12</sup> « L'Homme et la coquille », *Œ*, I, *op. cit.*, p. 891.

Si c'est la figure de la *coquille* qui retient l'attention de l'observateur valéryen, force nous est de constater que celui-ci reconnaît également au *crystal* et à la *fleur* la capacité d'exciter la curiosité intellectuelle et la volonté de comprendre. Des structures géométriques simples, des symétries mathématiquement explicables et des répétitions régulières semblent à première vue caractériser ces figures, invitant l'Ingénu, aussi bien que l'habitant de la planète Mars, à distinguer entre différentes classes d'êtres et d'objets, à pénétrer leur histoire et, au premier chef, à méditer sur leur mode de *construction*. En effet : les observateurs naïfs, imaginés par Paul Valéry et Jacques Monod, comparent les différents phénomènes rencontrés sous l'angle de procédés généraux de construction. C'est aux questions *comment, par qui et pourquoi ceci a été fait?* qu'ils tentent de répondre, en mettant l'accent sur l'«idée de *Faire*»<sup>13</sup>. Cependant, certaines formes apparemment bien organisées, telles que les cristaux, les coquilles, les fleurs et les ruches, soulèvent de sérieux problèmes lorsqu'elles sont considérées sous l'aspect procédural, car au deuxième regard elles échappent à une identification claire et nette – ce dont témoigne le langage soucieux de les délimiter les unes par rapport aux autres afin de pouvoir mieux les classer. Dans les pages qui suivent, nous allons nous concentrer sur *L'Homme et la coquille* en commençant par examiner l'incipit qui se révèle particulièrement éclairant au sujet de cette difficulté<sup>14</sup>.

## Une figuration complexe

La *coquille*, qui suscite l'intérêt de l'observateur, est décrite comme une figure toute désignée pour éveiller des idées complexes, à la fois contraires et complémentaires. De fait, ce sont «les idées d'ordre et de fantaisie, d'invention et de nécessité, de loi et d'exception»<sup>15</sup> qui se présentent simultanément à l'esprit en formant des couples notionnels inséparables. La particularité de ces figures est ainsi ramenée à un principe qui, plutôt que de le satisfaire, aiguise l'appétit de connaître : la coexistence des

---

<sup>13</sup> *ibid.*, p. 891.

<sup>14</sup> Voir à ce propos l'article suggestif de Bruno Clément, «L'homme et la figure», *Littérature* (Paul Valéry, en théorie), 172, 2013 (décembre), pp. 72-84.

<sup>15</sup> «L'Homme et la coquille», *CE*, I, *op. cit.*, p. 887.

contraires. Et à ce moment-là, désireux de justifier l'attention prêtée à certaines grandeurs figuratives, l'actant de la narration, manifesté sous la forme d'un *Nous* qui s'autorise à énoncer des évidences partagées, renverse subrepticement la perspective et projette sur les figures – *coquille*, *cristal*, *fleur* – les propriétés initialement attribuées aux idées. Tout nous amène à penser que la complexité des idées répond et correspond à celle qui est supposée appartenir aux formes *remarquables*. Autrement dit, la *coquille* serait une figure sollicitant, pour être saisie dans son unité composée, l'articulation – par une série d'opérations mentales également complexes – de traits contraires et, tout ensemble, complémentaires.

En vérité, comme Jean-Claude Coquet l'a montré<sup>16</sup>, un rapport d'homologie réciproque s'instaure entre l'observateur et la donnée observée de telle sorte que le premier se trouve intimement uni au phénomène de sa contemplation. Ce qu'il se propose de décrire, d'interpréter et de comprendre, le contient lui-même, ébranlant du même coup la certitude de pouvoir distinguer nettement entre les fonctions de sujet et d'objet, entre les pôles opposés de la procédure de recherche. L'instance de discours commence par concevoir l'organisation d'un espace à la fois sensible et cognitif qui, sans les confondre, englobe les différentes positions actantielles et abolit la barrière que les savoirs préexistants et les anciennes croyances ont érigée entre elles. Si la *coquille* surprend le narrateur de *l'Homme et la coquille*, c'est qu'elle le comprend toujours déjà. Ils semblent faire partie d'un monde commun<sup>17</sup>, manifestant – c'est du moins l'hypothèse risquée à la fin du deuxième alinéa – des qualités produites par d'analogues modes de *formation*. Mais pénétrons plus avant dans l'analyse de cette conjecture qui structure l'essai valéryen.

## Pluralité et unité des points de vue

Dans le but d'apprécier le pouvoir que la *coquille* exerce sur lui, le narrateur-observateur mobilise les compétences requises pour « imiter »,

<sup>16</sup> Coquet, « La bonne distance selon 'L'Homme et la coquille' », *La Quête du sens*, *op. cit.*, pp. 201-202.

<sup>17</sup> Cette manière de voir évoque certaines conceptions développées par Bruno Latour; voir entre autres : *Un monde pluriel mais commun*. Entretiens avec François Ewald, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2003.

«représenter»<sup>18</sup>, bref pour produire à son tour une telle figure. Il se convainc qu'il lui serait possible, en recourant à divers savoir-faire – pratiques, artistiques, théoriques – d'imaginer, de calculer et même de façonner des formes comparables à celles de la *coquille*, du *cristal*, de la *fleur*. Adoptant un point de vue extérieur, en maintenant la chose à produire à une certaine distance, il se croit en mesure de *faire* et, par là même, de *comprendre* ce qui s'offre à son esprit. Comprendre ces figures aux caractéristiques particulières supposerait donc des connaissances, des techniques et, en tout premier lieu, des actions capables de les former, concrètement ou dans l'abstrait. Il est significatif que dans un premier mouvement d'approche et d'explication des phénomènes saillants, l'instance de discours emploie de préférence le vocable *construction*. Véritable *homo faber*, rival de la «Nature»<sup>19</sup>, il risque néanmoins d'affaiblir par cette posture la distinction entre artefact et objet naturel.

Cependant, il y a plus inquiétant encore puisqu'à la fin de l'incipit, le narrateur reconnaît les limites de son pouvoir d'action en substituant un point de vue intérieur à la perspective externe et en utilisant, à la place de *construction*, les termes de *formation* et de «croissance insensible»<sup>20</sup>. Il finit par avouer qu'il est partie prenante d'un monde dont certaines formes ont la force, non seulement de capter son attention, mais encore de lui révéler la fragilité de son sentiment d'indépendance et de maîtrise. Dès lors que le sujet se découvre être avec les choses, la réalité se soustrait au *principe de distinctivité*<sup>21</sup>. Aussi longtemps qu'il est question de *construire* (serait-ce mentalement) la *coquille*, la *fleur*, le *cristal*, tout paraît faisable, mais du moment que l'observateur abandonne sa position d'extériorité par rapport à ces figures et veut en cerner le *principe générateur* interne<sup>22</sup>, celles-ci ne se laissent plus considérer comme des objets isolables et elles bouleversent le processus de connaissance initialement déclenché. L'imprécision du lexique – *imiter*, *construire*, *fabriquer*, *former*, *croître* – ne manifeste rien de moins que, provoquée par le changement d'optique,

<sup>18</sup> «L'Homme et la coquille», *Œ*, I, *op. cit.*, p. 887.

<sup>19</sup> *ibid.* ; le mot est entre guillemets dans le texte de Valéry.

<sup>20</sup> *ibid.*

<sup>21</sup> Pour ce terme et certaines réflexions, je m'inspire encore de Coquet, «L'Être et le passage ou d'une sémiotique à l'autre», *La Quête du sens*, *op. cit.*, pp. 211-233.

<sup>22</sup> Petitot, *Morphologie et esthétique*, *op. cit.*, p. 119.

l'instabilité des catégories qui se trouvent au principe de l'élaboration de nos visions du monde. La suppression de la distance entre le sujet connaissant et l'objet de connaissance ébranle l'idée de pouvoir nous assurer de la valeur de vérité de nos discours en statuant sur la conformité entre l'expérience sensible et la conception théorique.

En dernière analyse, la question que le chercheur de *l'Homme et la coquille* se pose est donc celle de savoir à quelles conditions il lui (il nous) est loisible d'assumer un regard sur le monde qui – sans aspirer à énoncer des propositions strictement scientifiques et sans se réduire pour autant à un simple anthropomorphisme – fasse apparaître un ordre qui réussit à intégrer des perspectives et des formes logiques plurielles dans une vision cohérente, dépassant de la sorte la frontière entre Nature et Culture, entre l'idée d'une génération spontanée, qui semble fantaisiste et arbitraire, et celle d'une construction nécessaire, apparemment voulue. Comment développer un discours qui, après avoir renoncé aux postulats d'objectivité et de subjectivité, puisse saisir les principes créateurs dont les produits – tantôt éloignés, tantôt proches de nous – ne finissent pas de nous interpellé? Le mystère de la *coquille* – loin d'être percé – renouvelle l'investigation sur la genèse des formes, tant naturelles qu'artificielles, et il conduit même à interroger le point de jonction (disjonction ou conjonction?) entre *humain* et *inhumain*<sup>23</sup>.

## Le hasard, révélateur de nos limites

La catégorie *humain/inhumain* ne signale pas simplement que le chercheur éprouve les limites de ses moyens d'action aussitôt qu'il aspire à concevoir, de l'intérieur, la *formation* de la *coquille*. Elle révèle de surcroît les limites de ses moyens d'expression. Devant l'étrangeté de ce processus, soustrait à la perception, il est impuissant à trouver un nom adéquat et se voit réduit à le rejeter, par un acte de négation, en dehors de la sphère de *l'Homme*, et même, indirectement, en dehors de celle de la *Nature*. Tout se passe comme si par delà l'ordre où nous parvenons à « entrer en concurrence avec elle [= la *Nature*], et atteindre par nos propres voies ce qu'elle

---

<sup>23</sup> cf. Clément, «L'homme et la figure», *Littérature*, 172, art. cit., pp. 81-84.

obtient à sa façon»<sup>24</sup>, il nous fallait supposer un autre domaine encore, radicalement différent et indéfinissable. Ce domaine, rendu absent par l'opération de négation et dont les frontières ne se tracent qu'*a contrario*, ne laisse pas de préoccuper le narrateur de *L'Homme et la coquille* qui finit par lui donner, après bien des démarches tentées pour répondre à la question *Qui donc a fait ceci*, le nom de «hasard»:

Tout le reste, – tout ce que nous ne pouvons assigner ni à l'homme pensant, ni à cette Puissance génératrice, – nous l'offrons au «hasard», – ce qui est une invention de mot excellente. Il est très commode de disposer d'un nom qui permette d'exprimer qu'une chose *remarquable* (par elle-même ou par ses effets immédiats) est amenée *tout comme une autre* qui ne l'est pas. Mais dire qu'une chose est *remarquable*, c'est introduire un *homme*, – une personne qui y soit particulièrement sensible, et c'est elle qui fournit tout le remarquable de l'affaire<sup>25</sup>.

Faute de mieux, l'étiquette «hasard» – les guillemets disent toutefois que le choix de ce mot «excellent[e]» est aussi problématique que provisoire – nomme ce qui échappe à la saisie et à la production d'une succession ordonnée de procédés intelligibles. Or le «hasard», qui rend les facultés humaines apparemment inopérantes, se manifeste dès que le point de vue sur le réel change ou, plus précisément, que les deux points de vue, extérieur et intérieur, coexistent et révoquent en doute la dissociation entre *celui*, respectivement *ce qui fait* et la *chose faite*, entre les termes aboutissants de l'opération de (trans-)formation. Du point de vue interne, la *coquille* se construit d'une manière étrangère à l'*homme* qui, tout en se reconnaissant une certaine identité avec elle, ne trouve pas les expressions aptes à traduire son «principe organisateur»<sup>26</sup> caché en un langage approprié et intelligible. Du coup, il ne s'agit pas seulement de questionner l'origine, l'auteur présumé, mais aussi les modes de description de cette figure insolite, jaillie à la charnière où s'articulent nos outils de pensée les plus fondamentaux. Le «hasard» émerge à l'instant même où les perspectives s'échangent et se renversent, où elles mettent en mouvement le découpage lexico-conceptuel du réel et enfreignent les règles qui nous

<sup>24</sup> «L'Homme et la coquille», *CE*, I, *op. cit.*, p. 897.

<sup>25</sup> *ibid.*

<sup>26</sup> Petitot, *Morphologie et esthétique*, *op. cit.*, p. 118.



permettent habituellement de discerner le *sujet* de l'*objet*, le *naturel* de l'*artificiel*, l'*humain* de l'*inhumain*.

Or paradoxalement, le Hasard se voit, sitôt qu'il en est doté, privé du pouvoir-faire susceptible de rivaliser avec celui attribué à la Nature et à l'Homme. Son pouvoir, à peine reconnu par le narrateur-chercheur, se trouve relativisé par l'introduction – considérée comme condition *sine qua non* – de l'idée d'une « personne » capable de le faire apparaître. Cependant, alors même que le hasard semble nécessairement supposer une présence-puissance humaine qui l'aperçoit et l'utilise, il n'est pas pour autant conçu comme un simple objet, une donnée passive, car c'est lui, au contraire, qui en tant qu'accident retient l'attention d'un sujet et rend celui-ci actif. D'après la conception développée dans *L'Homme et la coquille*, le Hasard n'est pas provoqué par n'importe quoi ou n'importe qui et, parallèlement, les hommes ne sont pas tous également et indistinctement aptes à le faire advenir et à l'observer. Pour y arriver, il faut être réceptif, « sensibilisé » aux phénomènes qu'il propose d'apercevoir. C'est donc uniquement dans la relation vécue entre deux actants, différents quoique solidaires, appelés provisoirement « homme » et « hasard », que se décide l'avenir de figures absentes, ignorées avant que leur rencontre ne les fasse (con-)naître. Seul l'événement de leur interaction transforme ce qui est purement virtuel en une création réelle.

Il faut le souligner : l'homme et le hasard s'instaurent réciproquement et adviennent à un nouveau mode de co-présence. Ainsi réalisent-ils ensemble, au moment même où s'actualise ce qui n'existe qu'*en puissance*, des figures *remarquables* parmi d'autres possibles : « Ôtez donc l'homme et son attente, tout arrive indistinctement, coquille ou caillou ; mais le hasard ne *fait* rien au monde, – que de se faire remarquer... »<sup>27</sup>. Sans qu'elle soit définitivement assumée par l'instance de narration, une nouvelle configuration se dessine à l'intérieur de laquelle les noms de hasard, d'attente et d'attention se convoquent et se déterminent mutuellement. Logiquement antérieure, l'attention succède à un événement qui la précède, mais qui passerait inaperçu sans elle. Curieusement, il est nécessaire de s'attendre au hasard pour que celui-ci apparaisse. Autrement dit, *hasard* et *attention* sont des notions contraires qui ne se conçoivent qu'étroitement liées

---

<sup>27</sup> « L'Homme et la coquille », *Œ*, I, *op. cit.*, p. 898.

ensemble : quand l'une des deux est présente, l'autre l'est aussi et, inversement, l'absence de l'une présuppose celle de l'autre<sup>28</sup>. Dans un cahier tardif, commencé le '6.XI.43', Valéry emploiera le terme de *anti-hasard* pour parler de l'attention, ce qui souligne que tout en s'opposant, *hasard* et *attention* participent d'une expérience commune<sup>29</sup>.

Fait sensible, mais imprévisible et non calculable à l'avance, le hasard n'est pas compris comme un événement fortuit, purement contingent, mais comme une possibilité latente qui se manifeste aussitôt que les conditions de sa réalisation sont réunies. Privé de son caractère singulier, le hasard révèle son statut relationnel et renvoie à l'attente d'une personne réceptive qui n'attend qu'un accident pour y porter toute son attention. Toutefois : bien qu'il soit attendu, le hasard parvient à faire irruption et à déconcerter, ce qui suggère que l'attente humaine est par nature restreinte, insuffisante, incomplète. Ce sont donc les limites et les lacunes de notre capacité d'attente que le hasard met en évidence. Puisque personne ne peut s'attendre à tout, chacun se fait surprendre par des phénomènes susceptibles de transgresser le domaine des choses attendues. Expérience-limite, le hasard est un autre mot pour dire « l'attente déçue, en défaut »<sup>30</sup>. Tirée d'un cahier écrit dans les années 1911-1912, cette petite note montre qu'à cette époque-là, Valéry considérait le hasard surtout comme une impuissance, le vivait – presque douloureusement – comme un manque révélateur des déficiences de l'homme.

En effet, les formulations utilisées dans les premiers *Cahiers* ne trompent pas : s'y lit la révolte contre tout ce qui se soustrait aux innombrables tentatives faites, par Valéry, afin de comprendre l'homme et le monde dans un système cohérent. Avant 1900, le mot « hasard », attaché indistinctement à tous les événements insaisissables – qu'ils soient étrangers aux règles poétiques ou irréductibles aux modèles mathématiques – est synonyme de faiblesse et d'ignorance : « Le hasard est nom d'impuissance. Nature, de même »<sup>31</sup>. Quelques quarante ans plus

<sup>28</sup> Pour la définition de la relation de contrariété à laquelle je me réfère ici, voir Algirdas Julien Greimas, Joseph Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979, p. 69.

<sup>29</sup> Paul Valéry, *Cahiers*, anthologie éditée par Judith Robinson-Valéry, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, I, p. 1105 (C, XXVII, p. 739).

<sup>30</sup> *Ci*, XI, p. 326.

<sup>31</sup> *Ci*, II, p. 44.

tard, la saisie du hasard a fondamentalement changé – ce qu’attestent non seulement les réflexions matinales, mais encore le texte *L’Homme et la coquille*. A l’idée de restriction et de manque, source de « haine »<sup>32</sup>, a succédé celle de richesse et de liberté.

## Le hasard, réveilleur de nos pouvoirs

Certes, la méditation sur le « petit problème de la coquille »<sup>33</sup> conduit le chercheur à toucher aux limites de ses facultés de compréhension, mais en même temps il s’aperçoit, par contraste avec ce qu’il saisit de ce mode de génération naturelle, pourquoi les ouvrages de l’homme s’en distinguent. Il prend conscience des divers types de liberté dont il jouit lorsqu’il se propose de fabriquer quelque chose. Contrairement au mollusque, l’homme peut choisir de travailler sur différentes *matière[s]*, *figure[s]*, et il peut prolonger ou raccourcir la *durée* de son travail<sup>34</sup>. Se sentir libre, cela revient – dans cette page de *L’Homme et la coquille* – à se rendre compte des multiples possibilités qui coexistent à l’état virtuel et dont une partie seulement se trouve actualisée. Or, actualiser ce qui est *en puissance*, faire apparaître une forme latente, c’est justement – nous venons de le voir – profiter d’un accident, se découvrir réceptif, en le produisant, au hasard. Grâce à la provocation-manipulation d’une rencontre insolite, l’homme se surprend, en tirant de lui, une création insoupçonnée. Véritable déclencheur, le hasard réveille ce qui est en attente dans l’homme sensible de sorte que celui-ci exerce un pouvoir-faire et perçoit, voire assume dans le passage à l’acte, des capacités et des qualités potentielles. En d’autres termes : sans hasard, pas d’occasion de mobiliser, en vue de les faire siennes et de les perfectionner, des facultés de sentir et de réagir, des techniques de faire et de comprendre.

On s’étonnera que, dans *L’Homme et la coquille*, Valéry n’emploie jamais le mot *Implexe*, car à la même époque, durant les années 30, cette notion occupe une place centrale dans sa pensée et son œuvre, et elle lui sert

---

<sup>32</sup> *ibid.*, 42.

<sup>33</sup> « L’Homme et la coquille », *Œ*, I, *op. cit.*, p. 900.

<sup>34</sup> *ibid.* pour les mots en italique.

précisément à cerner tout ce qui est de l'ordre du possible, du virtuel, n'attendant que le moment propice – la rencontre du hasard – pour se manifester :

Implexe etc.

Il est étrange que nul terme (autre que celui de *mémoire*) ne désigne ce qui est en puissance dans chacun, et qui est actualisé, fourni comme *réponse* – aux excitations diverses !

Il y a une foule de capacités, de ressources, de sensations et modifications *potentielles*, de tous ordres, dont les événements font paraître \*à chaque instant\* les effets actuels<sup>35</sup>.

Cette observation des *Cahiers*, faite en 1939, éclaire la manière dont Valéry tente de concevoir, deux ans plus tôt, les divergences et les ressemblances entre différents modes de *faire*, appelés provisoirement *fabrication*, *construction*, *formation* ou encore *croissance*. Contrairement à la fabrication mécanique et à la génération vivante, les productions de l'homme se ressource à une infinité de possibilités de réaction et de transformation. En fonction d'une foule de circonstances, tant « objectives » que « subjectives », une infime partie de ce qui est virtuellement possible devient réalité et montre, du même coup, tout le potentiel non utilisé. Mais il est vrai que l'éventuelle capacité de réception et de production varie d'un homme à l'autre et aussi d'un moment à l'autre. S'il ne recourt pas explicitement au terme d'*Implexe*, comme il l'a fait en 1932 dans le dialogue *L'Idée fixe ou deux hommes à la mer*<sup>36</sup>, l'idée que cette notion véhicule s'avère sous-jacente à la quête du chercheur de *L'Homme et la coquille*, puisqu'à travers les mots de hasard, de nécessité, de loi et de désordre, il est amené à (se) découvrir et à comparer différentes formes d'activité – mécaniques, artificielles, humaines, naturelles – et ce qui, éventuellement, leur donne naissance. Dans cette confrontation, le « hasard » n'est pas un nom rigoureusement défini, au caractère univoque. Néanmoins, il aide à mettre en lumière, dans l'interaction et l'interpénétration d'un objet sensible avec un sujet attentif, tout le pouvoir ou savoir dont l'Homme est virtuellement capable.

<sup>35</sup> Paul Valéry, *Cahiers*, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, I, p. 1072 (C, XXII, p. 109).

<sup>36</sup> Paul Valéry, « L'Idée fixe ou deux hommes à la mer », *Œuvres*, éd. Jean Hytier, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1960, II, pp. 195-275. Dans ce dialogue, l'un des interlocuteurs affirme : « J'appelle tout ce virtuel dont nous parlions, l'IMPLEXE. » et il précise « Non, l'*Implexe* n'est pas activité. Tout le contraire. / Il est *capacité*. » (p. 234).

Sous cet angle, le hasard est puissance ou, plus exactement, révélateur de puissance. L'homme ne repousse ses limites, n'augmente et ne perfectionne son pouvoir que dans la mesure où il comprend et travaille tout le potentiel qui réside à la fois en lui-même et dans l'irruption d'un événement accidentel, suffisamment « autre » pour bouleverser ses habitudes et ses certitudes, pour le libérer des conventions et, enfin, pour renouveler son savoir- et son pouvoir-faire. Il s'ensuit que le hasard, au lieu de se réduire à une fatale impuissance, à une détestable ignorance, est envisagé comme le garant de la liberté créative et de l'élargissement du potentiel inventeur de l'homme. Rien d'étonnant dès lors que la revalorisation du hasard comme puissance potentielle conduise Valéry à essayer d'imiter le hasard, et même de le fabriquer<sup>37</sup>.

## Perfection de soi et infini esthétique

En conséquence, *L'Homme et la coquille* s'achève sur une méditation esthétique qui a pour objet privilégié la forme de la coquille, et non plus le processus de sa formation. Le narrateur exprime, dans les derniers paragraphes de ce texte, toute l'admiration qu'il voue à une figure à laquelle il reconnaît les qualités d'unité, d'harmonie et de perfection. La coquille est regardée comme le résultat de l'intégration parfaite de la matière et de la forme, de l'extérieur et de l'intérieur, du visible et de l'invisible. Ses propriétés suggèrent la présence d'une « nécessité d'origine intérieure » ainsi qu'une « liaison indissoluble »<sup>38</sup>, de sorte que sa contemplation procure un véritable plaisir esthétique. Simultanément cependant, par certains de ses côtés, la coquille échappe au regard soucieux de la saisir comme une totalité intégrale, définitivement achevée, et elle n'arrête pas de solliciter l'observateur et de le faire « songer à toute la jouissance, à toute la souffrance qu'il transporte avec soi, à l'état virtuel... »<sup>39</sup>. Aussi harmonieuse, aussi nécessaire que sa forme lui apparaisse, analogue à une œuvre d'art, elle recèle en elle une part d'irrégularité, d'imprévisibilité et

---

<sup>37</sup> Pour l'étude des formes de présence du Hasard dans la pensée et la poésie de Valéry, voir Christel Krauss, *Der Begriff des Hasard bei Paul Valéry. Theorie und dichterische Praxis*, Heidelberg, 1969.

<sup>38</sup> « L'Homme et la coquille », *Œ*, I, *op. cit.*, p. 905.

<sup>39</sup> « L'Idée fixe ou deux hommes à la mer », *Œ*, II, *op. cit.*, p. 233.

de réalité contingente, qui renouvelle les manœuvres censées la créer, et elle oblige celui qui la contemple à réfléchir sur « ce que je suis, ce que je sais, ce que j'ignore... »<sup>40</sup>. En se réfléchissant dans le mollusque, le Je-narrateur comprend finalement qu'il doit, en premier lieu, s'améliorer lui-même pour qu'il puisse exécuter des figures complexes, parfaites et néanmoins douées de relancer, toujours à nouveau, la quête esthétique.

Que le réel auquel le mot « hasard » renvoie, puisse jouer un rôle positif, indispensable, quand il s'agit de se perfectionner en vue de (par-)faire des formes régulières, harmonieusement organisées, Valéry le conçoit toujours plus nettement, au point qu'il lui importe de le provoquer comme une instance à la fois interne et externe : « Le Hasard est ingrédient positif et essentiel de la composition poétique. Le poète excite son Hasard »<sup>41</sup>. Afin d'éviter qu'une forme appartenant au domaine des expériences esthétiques ne soit déterminée et comprise une fois pour toutes, son « générateur » essaiera de se ressourcer à tout ce qui lui est possible, à l'infini potentiel qu'il recèle en l'ignorant. Il faut que le hasard ou, plutôt, son hasard – puisqu'il est toujours relatif à une personne – ait des chances de se produire afin qu'une partie du possible, encore informe, s'accomplisse sous une forme finie. C'est par l'intermédiaire de la sphère du possible que l'inattendu et l'attendu se rejoignent en créant une nouvelle réalité-surprise qui entre dans l'ordre de la nécessité. Ce mouvement dynamique, qui conduit à l'interminable ré-articulation du *formel*, du *significatif* et de l'*accidentel* – pour employer des termes chers à Valéry –, Erich Köhler a proposé de le penser sur le modèle d'un processus dialectique :

Weder kann Notwendigkeit in Zufälligkeit, noch Zufälligkeit in Notwendigkeit aufgelöst werden. Ihre Einheit ist widerspruchsvoll, dialektisch und motorisch. Nur als zufällig realisiertes Mögliches gelangt das Notwendige zur Existenz, so wie das Mögliche, aus dem der Zufall frei auswählt, als Mögliches bedingt ist vom Notwendigen. Das Offene des Möglichen ist durchaus nichts Beliebiges<sup>42</sup>.

Ces considérations nous ramènent au point de départ de notre analyse et nous permettent de cerner ce qui distingue les jeux du hasard et de la

<sup>40</sup> « L'Homme et la coquille », *CE*, I, *op. cit.*, p. 906.

<sup>41</sup> *C*, XXVII, p. 847.

<sup>42</sup> Erich Köhler, *Der literarische Zufall, das Mögliche und die Notwendigkeit*, München, Wilhelm Fink Verlag 1973, p. 106.

nécessité suivant les domaines de réalité où ils s'observent. Proche de l'idée valéryenne, selon laquelle le hasard se conçoit comme une puissance créatrice, Jacques Monod affirme, à la fin de son essai, que le hasard ne peut être éliminé de la théorie scientifique de l'évolution, puisque «le hasard *seul* est à la source de toute nouveauté, de toute création dans la biosphère»<sup>43</sup>. Mais tandis que Monod insiste simultanément sur le fait que les produits du hasard entrent, une fois qu'ils sont sélectionnés, dans un système «d'exigences rigoureuses dont le hasard est banni»<sup>44</sup>, Valéry, qui aspire à élaborer une *Poïétique*<sup>45</sup> – à la fois pratique et théorie des œuvres de l'art – finit par accepter toute l'importance et la valeur du hasard, de son hasard. Il essaie de le sauvegarder, de le faire interagir avec tout ce qui lui paraît nécessaire et intelligible. Loin de chercher à le nier<sup>46</sup>, à l'abolir en l'inscrivant dans un ordre strictement réglé, il défend le hasard en se maintenant lui-même sur le seuil où l'inconnu et le spontané, qui sont *en puissance*, renaissent sans cesse et renouvellent le réel connu. Il tente de suspendre la transformation définitive du hasard en nécessité si bien que les propriétés qu'il attribue à ces notions – comme *impuissant/puissant*, *informel/formel*, *incohérent/cohérent*, *exception/loi* – s'échangent réciproquement en fonction des points de vue que l'observateur-créateur choisit alternativement de faire siens. Au lieu de le ressentir comme un manque, Valéry entrevoit enfin la possibilité de penser le hasard comme une nécessité, comme une condition indispensable au perfectionnement des pouvoirs, physiques et psychiques, de l'homme dans son rapport dynamique au monde.

Christina VOGEL  
 Université de Zurich  
 chvogel@rom.uzh.ch

<sup>43</sup> Monod, *Le Hasard et la nécessité*, *op cit.*, p. 148.

<sup>44</sup> *ibid.*, p. 155.

<sup>45</sup> Seulement quelques jours après la publication de *L'Homme et la coquille*, Paul Valéry donne sa leçon inaugurale au Collège de France et y expose ce qu'il entend par les mots *Poétique* et *Poïétique*; cf. *Œ*, I, *op. cit.*, p. 1340 s.

<sup>46</sup> Pour une comparaison avec la position mallarméenne, voir Christina Vogel, «Mallarmé/Valéry: face au hasard», *Bulletin des Etudes Valéryennes. Mallarmé / Valéry: Poétiques*, numéro spécial 81/82, 1999, p. 203-217.